



**CULTURE & SAVOIRS**

# Bonnaffé et Verheggen reprennent la Bastille

**THÉÂTRE** L'acteur du Nord recrée *l'Oral et Hardi*, voyage détonant sur les terres du poète belge, dont la langue, irrévérencieuse et malicieuse, fait mouche.

**D'**abord, il y a les mots de Verheggen. Des mots qui s'entrechoquent et se bousculent, pris d'une frénésie irréprensible où les sens sont détournés, contournés, vous propulsant dans une autre dimension. Mots gigognes qui s'emboîtent pour mieux se désemboîter, mots joyeux qui déboulent en cascade dans des phrases sans point final visible, juste un silence pour rouler de nouveau leur bosse vers d'autres ailleurs, aussi inattendus que burlesques.

Et puis il y a Jacques Bonnaffé. Acteur, bonimenteur, jongleur de mots, dont la fréquentation assidue et loufoque des mots du poète leur confère une dimension vertigineuse, envoyant valdinguer les académiciens et docteurs ès poésie au diable. Rencontre détonante que celle du poète belge et de l'acteur du Nord. Ils ont en commun une terre noire saignée à blanc, une terre où les hommes ont la vie rude. Des taiseux au premier abord. Des taiseux qui aiment le verbe, sans le conjurer, pour mieux le conjurer. Chez Verheggen, la langue est indocile, triviale, carnavalesque. Populaire et savante, elle se rit de tout, piquant çà et là des bons mots et

autres calembours. Elle invente, se réinvente, résiste aux bonnes manières. Elle semble être cousue main pour un acteur comme Bonnaffé, électron libre, aventurier des mots, porteur d'histoires abracadabrantesques.

**UN CORPS QUI FAIT VALSER LES MOTS**

Seul en scène, il arpente le plateau, à cour, à jardin, saute dans le public, remonte sur le plateau pour un marathon dont il a le secret. Bonnaffé a imaginé ce spectacle, *l'Oral et Hardi*, il y a quinze ans. Il le recrée aujourd'hui, pour le meilleur et pour le rire. Pour nous rappeler que seule la poésie résiste au temps qui passe et aux modes qui trépassent. Les mots de Verheggen, Bonnaffé les a bouffés, mâchés, ruminés, digérés pour mieux nous les servir sur un plateau et nous permettre de les déguster, sans modération. On en prend plein les mirettes. On ne perd pas une miette de ces divagations extra-poétiques qui convoquent en un clin d'œil Rimbaud et Artaud au même titre que Cafougnette, les majorettes et la fanfare du coin ou la clarinette de Louis Sclavis. Bonnaffé, lui, est toujours sur le pont, le corps aux aguets qui se

déploie, s'empare d'un porte-voix, se dresse, solennel, devant un micro et se prend une tarte à la crème en pleine poire. Il court, il court, sans perdre haleine, exhorte les jeunes gens à se réveiller, à «oser toutes les audaces», à pratiquer «la langue d'escampette», à cultiver leur «jardin d'amour interdit», à s'embarquer «pour ne plus se taire», à grimper «sur le Rimbowarrior» pour courir, «joyeux, à l'échec!». C'est du Verheggen dans le texte, du Bonnaffé dans le corps, un corps qui danse, qui fait valser les mots.

La langue de Verheggen est une langue libre. Nul ne peut la brider. Réfractaire à la propriété privée, elle trouve aujourd'hui une résonance salutaire, tant les mots qui nous parviennent appartiennent chaque jour qui passe à des langues mortes, ternes, aseptisées. La dimension poétique et politique du spectacle est là, palpable; elle se répand comme une traînée de poudre, jaillit à chaque instant. Jacques Bonnaffé donne tout, de la sueur, des rires, de l'amour. Que demander de plus? ■

**MARIE-JOSÉ SIRACH**

Jusqu'au 24 juin, au **Théâtre de la Bastille**, à Paris (11<sup>e</sup>).  
Réservations : 01 43 57 42 14.

